

tué, qu'il faut que le vrai chrétien travaille... Eh! mon Dieu! nous savons bien que ce n'est point en criant aux rois, aux pontifes, aux ermites: *RESSUSCITEZ! RESSUSCITEZ!* que nous les ferons se lever de leurs lits de marbre ou d'argile; nous savons bien que ce n'est pas la voix des hommes qui peut ériger assez haut pour réveiller les morts; mais ce que nous pouvons, ce que nous devons faire, c'est de remettre en honneur les principes, les doctrines de religion, d'honneur, de franchise et de loyauté; rendons au *présent* ce qu'il y avait de bon dans le *passé*, et ce sera assurer le bonheur de l'*avenir*.

Et quand nous nous serons mis à l'œuvre, ne nous rebutions pas. Alors que nous rencontrerons des obstacles, souvenons-nous, nous qui voulons obéir à ce que le Dieu de nos pères a commandé, nous qui voulons que la société soit, comme les maisons des enfants d'Israël, marquée du sang de l'agneau pascal, pour que le Seigneur irrité ne la décline plus, souvenons-nous que les Hébreux, dans la Pâque, étaient debout, les sandales aux pieds, les reins ceints, le bâton à la main; imitons-les, soyons prêts à nous mettre en marche; souvenons-nous que nous sommes voyageurs, que la mollesse et les délices du repos ne sont point faits pour celui qui veut atteindre le but qui lui a été marqué; et si sur notre chemin nous trouvons beaucoup de lâches sauvages; c'est-à-dire beaucoup de choses amères, ne murmurons pas, ne nous rebutions pas pour cela; Dieu n'a pas dit que le voyageur, sur cette terre, ne serait nourri que de lait et de miel.

Les fêtes catholiques font plus que de réjouir les âmes chrétiennes qui les célèbrent; elles les rendent meilleurs; elles ne répandent pas que des fleurs sur la terre, elles y font germer les semences du ciel et mûrir des fruits pour l'éternité.

VICOMTE WALSH.

Un mot sur Jean de Muller.

"Plutôt manger du pain noir, trempé dans de l'eau, que de commettre une seule action indigne de la noblesse de notre âme."
J. DE MULLER.

I.

Nous croyons faire un vrai plaisir aux nombreux lecteurs du *Journal de l'Instruction Publique*, en leur disant quelque chose aujourd'hui d'un homme peu connu de ce côté de l'Atlantique, mais qui est en grand renom dans le vieux monde, à cause surtout de son *Histoire de la Confédération Helvétique*, livre savant et consciencieux, qui l'a fait appeler à bon droit le Thucydide de la Suisse.

La vie de cet éminent historien a été laborieuse et diversement éprouvée; elle devait se ressentir nécessairement de toutes les perturbations profondes qui marquèrent les temps où elle s'est accomplie.

La révolution de 89, les guerres de la République et de l'Empire furent le milieu brûlant, dans lequel Jean de Muller se trouva pris, parmi tant d'autres hommes puissants mêlés comme lui, de près ou de loin, au bouillonnement de toutes ces transformations politiques et sociales.

Quelques hommes passionnés ont accusé Jean de Muller d'avoir manqué de courage politique, de n'avoir pas su résister surtout aux entraînements de l'ambition, aux séductions de la puissance, d'avoir même sacrifié le devoir, sa propre dignité d'homme à Napoléon, le vainqueur du moment.

Mais c'est là une évidente calomnie; et pour ceux qui ont étudié à fond la vie de Jean de Muller, il restera bien prouvé que jamais il eut la moindre envie quelconque de transiger avec les nobles enseignements du devoir.

S'il fut une fois le dignitaire de Napoléon, comme il avait été tout à tour le conseiller intime de l'Electeur de Mayence, Charles Frédéric, le bibliothécaire et le conseiller aobli de Léopold II, Empereur d'Allemagne, n'est-ce pas parcequ'il était grand par la science, et qu'en le glorifiant à ce titre, les princes voulaient récompenser les labeurs et les mérites du talent?

Qui donc, par conséquent, se pourrait étonner de voir les grands du siècle se hâter autour d'un homme qu'ils s'estimaient si fiers eux-mêmes d'attacher à la fortune et aux gloires diverses de leur propre vie?

II.

Jean de Muller naquit à Schaffhouse, canton de ce nom, (Suisse,) en 1752 et mourut en 1809. Il enseigna d'abord les Belles-Lettres à Schaffhouse, sa ville natale, puis l'histoire à Genève et à Berne, et commença dès 1780 l'*Histoire de la Confédération Helvétique* qui a fait sa grande réputation.

Il a publié en outre une *histoire universelle*, livre posthume qui révèle bien çà et là les grandes qualités de l'écrivain, mais qu'on estime bien inférieur à l'*Histoire de la Confédération Helvétique*. Ses œuvres complètes ont été réunies par son frère à Tubingue, en 28 volumes in-8o.

On doit à Mr. Charles Mounard et à son ami M. Vuillemin, l'un et l'autre écrivains distingués de l'école de Lausanne, le premier actuellement professeur de littérature française à l'Université de Bonn, la traduction en français de l'*Histoire de la Confédération Helvétique*, écrite en allemand par Jean de Muller ainsi que son *Histoire universelle*.

Jean de Muller était un travailleur intrépide, penché constamment sur son œuvre et y dévouant le meilleur de son âme et de son temps, malgré les sollicitudes de toute espèce, politiques, administratives ou autres qui l'attachaient à l'entour des princes, ses amis ou protecteurs particuliers.

La politique ne fut que l'accident de sa vie; elle ne lui servit de rien, il n'y eut pas même trouver ces honorables profits qui sont le légitime salaire du savant et qui assurent l'indépendance de son lendemain.

Il fut pauvre en besoins toute sa vie, et sa longue correspondance avec son frère, toujours si cordiale et si loyale, prouve le fait surabondamment; peu d'esprits, en effet, furent plus dénués de ce qu'il faut pour la pratique des affaires.

Jean de Muller avait d'autres besoins, d'autres aspirations, un autre but.

L'amour de la patrie, la gloire de la patrie le possédaient sans cesse et presque tout entier. Il voulait écrire l'histoire de la vieille Suisse, y attacher son propre nom, s'élever et grandir avec elle dans la mémoire des hommes; et quel homme plus digne et plus préparé que Jean de Muller pour une semblable entreprise?

Oui, s'il est vrai, comme il l'a dit lui-même: "que la direction constante de toutes les forces de l'âme vers un seul grand objet, est le moyen infaillible et unique d'exécuter de grandes choses," cette vérité emprunte une puissance nouvelle en l'appliquant à Jean de Muller tout particulièrement; car, pour lui ce grand objet, c'est l'histoire: l'histoire, c'est sa vocation, son domaine, sa destinée; il lui dévoua de bonne heure, tout ce que Dieu a mis en lui d'intelligence et de volonté.

Aussi, quand des esprits de cette trempe se mettent à l'œuvre, ce qui sort de leurs spéculations profondes, s'appelle glorieusement tantôt l'*Histoire de la Confédération Helvétique*, tantôt l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, une autre fois l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*—trois merveilleux chefs-d'œuvre qui ont pris grande place dans l'estime des hommes, et qui transmettront d'âge en âge les noms respectés de Jean de Muller, d'Augustin Thierry et d'Adolphe Thiers.

III.

L'*Histoire de la Confédération Suisse* dont nous voulons seulement parler ici, est le livre d'une belle intelligence, qui s'est nourrie des fortes leçons de l'antiquité, qui s'est inspirée de tous les nobles enseignements de la science moderne, qui s'est mûrie surtout dans l'expérience des choses de la vie.

Le livre de Jean de Muller est en même temps le livre d'un cœur droit et ému qui aime la vérité de l'histoire et la patrie, par dessus toutes choses:

"Non, non, disait-il un jour, en écrivant à son frère, je ne sentirai jamais, même pour tout l'or du monde, à écrire un mensonge, ou à soutenir des propositions avancées, seulement parcequ'elles sont anciennes et généralement admises: Jamais on ne me verra consacrer une fausseté.

"Plutôt manger du pain noir, trempé dans de l'eau, lui mandait-il, une autre fois, que de commettre une seule action indigne de la noblesse de notre âme.

"Mon seul but est le désir de transmettre un renom honorable à la postérité et de le mériter, en propageant la vérité et la vertu.

"Je cherche à raconter l'histoire de la Suisse, avec clarté, avec exactitude, sans enthousiasme, d'une manière intéressante pour les étrangers, instructive pour la postérité, à l'honneur et à la consolation du genre humain et de notre nation, afin que son nom soit encore honoré, lorsque les constitutions ainsi que les autres républiques auront été toutes englouties par le despotisme qui les menace.

Il écrivait une autre fois: "mon histoire helvétique avance à grands pas: mon cœur devient capable de nobles sentiments, c'est là le résultat des sciences, elles m'enflamment du désir de rendre à la patrie des services tels, que ma vie ne se perde pas en écume comme le Staubbach ou dans les sables comme le Rhin, mais qu'elle féconde le champ des sciences par de bons exemples."